

Philippe MATHY



Photo : J.-L. Geoffroy

Par Louis SAROT

1994

Service du Livre Luxembourgeois

Prix Charles Plisnier 1993, *Debout sur un brin d'herbe* est le dernier recueil édité de Philippe Mathy, le livre le plus accompli, le mieux construit de ce jeune poète qui soigne particulièrement la présentation et l'illustration de ses ouvrages comme les titres très imagés de ceux-ci, qui sont à eux seuls des poèmes. Cet écrivain, sensible aux pouvoirs de l'art a, en outre, fondé une galerie de peinture dont l'appellation *Le front aux vitres* est empruntée à Paul Éluard, l'auteur de *Donner à voir*.

Il est un des rares poètes de la joie de vivre et du bonheur d'aimer, ce qui n'exclut pas le doute et le déchirement. Sa poésie toute franciscaine est en communion permanente avec la nature, ce qui assure à ses vers une spontanéité et une simplicité peu communes. Discret, pudique mais fraternel, Philippe Mathy est un «oiseau rare» au jardin des poètes.

Biographie

Né le 17 juillet 1956 à Manono (Zaïre), Philippe Mathy est de nationalité belge et a vécu son enfance près de Mons, à St-Denis. *La rue brisée* où il habitait lui fournira le titre d'un de ses recueils.

À St-Denis, il se lie d'amitié avec le peintre Yvon Vandycke, une «rencontre capitale» qui lui ouvre les portes d'œuvres et de créateurs contemporains.

Après des humanités au Collège St-Vincent à Soignies, puis un parcours accidenté dans l'enseignement supérieur, il termine une régence en français-histoire à l'École Normale de Tournai.

Il reçoit le prix George Lockem de l'Académie royale de Langue et de Littérature française de Belgique en 1978 pour son premier recueil *Promesse d'île*. Ce livre fut écrit en partie en Algérie où son père est parti travailler trois ans.

De voyages dans le Sahara, il ramènera des notes qui sont à l'origine du livre *Le sable et l'olivier*, dédié au poète Claude Vigée.

Lecteur gourmand, bien conseillé par le libraire André Léto (Mons) auquel il rend grâce aujourd'hui, il cite de nombreux poètes si on lui demande d'évoquer des influences. Eluard, Norge et Philippe Jaccottet – qu'il rencontre pour la première fois à Grignan en 1979 – sont indéniablement des poètes auxquels il reste très attaché.

En 1980, voyage de noces à Strasbourg avec Véronique, son épouse. Claude Vigée les accueille et leur fait visiter la ville.

Philippe MATHY - 4

Le couple a aujourd'hui trois filles — Aline, Mathilde et Charlotte — pour lesquelles il a composé *L'annibestiaire*, et *L'atelier des saisons*.

Il enseigne depuis 1981 à Tournai (Collège Notre-Dame) et habite aujourd'hui à Brunehaut, entité de la Picardie belge.

Sa passion pour la peinture le pousse à organiser des expositions : il fonde en 1987 l'ASBL *Le front aux vitres*, galerie d'art installée dans sa propre maison.

Bibliographie

Poèmes

- *Promesse d'île*, de 1975-1978, préface de Norge, Maison Internationale de la Poésie, Bruxelles, 1980. (Épuisé)
- *Célébrer silence* précédé de *Oiseaux* et de *Chablis*, Tournai, 1980. (Épuisé)
- *Le sable et l'olivier*, notes algériennes, lettre-préface de J.M.G. Le Clézio, avec trente-trois illustrations d'Yvon Vandycke, La valise est dans l'atelier, Mons, 1984.
- *Rue brisée*, de 1981-1986, Trois bois de Bernard Rinchon, Le front aux vitres, Brunehaut, 1987. (Épuisé)
- *L'atelier des saisons*, avec des illustrations de Martine Mellinette, Cheyne éditeur, coll. *Poèmes pour grandir*, Le Chambon-sur-Lignon (F), 1992.
- *Debout sur un brin d'herbe*, Frontispice d'André Ruelle, La Bartavelle, coll. *Le manteau du berger*, Charlieu (F), 1992.
- *Monter au monde*, Rougerie, Mortemart (F), 1994. (Épuisé).
- *Invisible passant*, préface d'André Schmitz, Tétras-Lyre, coll. *bilingue français-basque*, Soumagne, 1995.
- *Le temps qui bat*, Le Taillis-Pré, Châtelineau, 1999.
- *Jardin sous les paupières*, Le Taillis-Pré, 2002.

Articles, études

- *Marcel Moreau*, *Dossiers L.* n° 15, Service du Livre Luxembourgeois, 1987. Rééd. 1992.
- *Invitation à un festin sauvage* dans *Léon Devos*, Labor, Bruxelles, 1988.

Philippe MATHY - 6

Anthologie

Philippe Mathy a été retenu dans l'anthologie ***Trésor de la poésie française*** (Tome 3, XX^e siècle) publiée par Jacques Charpentreau dans *Le livre de poche*, Hachette, 1993.

Théâtre

- ***Comment t'es grand?***, œuvre pour *Fanfare*, spectacle collectif (avec Paul André et Françoise Lison), adaptation et mise en scène de Francis Houttemans, Créa-Théâtre (Marionnettes), Tournai.

Texte et analyse

*Quelque part
Un navire fait le point
Une ardoise tombe
Une maison brûle
Un chat rampe vers un rouge-gorge
L'eau monte entre les berges
Une souche dérive
Que l'océan refusera
Une femme souffre à l'hôpital
Caille étonnée
Qui reçoit de plein fouet
Une volée de plombs
Un homme fait ses comptes
Un autre a faim
La guerre ajuste son viseur*

*L'amour fuit de toutes parts
Chaud comme le sang
Illusoire comme le temps*

*Douze coups à minuit
Qui est mort?
Personne*

*Qui es-tu?
Peut-être une envie d'être
Le soupir d'un consentement*

*Tu trembles de froid
Tu crois tenir debout
Au confluent de l'ombre
En exil sur un brin d'herbe*

(*Debout sur un brin d'herbe*, p. 63)

Comme l'a écrit Lucien Noullez dans *Sources* (septembre 93), ce poème, qui est au centre du recueil et qui est composé exceptionnellement en italiques, est *un texte remarquable, celui qui donne son titre à l'ensemble et qui décrit en réalité l'espèce de socle paradoxal à la fois indestructible et fragile qu'occupe le poète au cœur de son travail et au centre du monde, ce qui revient au même, sans exclure la modestie cependant...* On devine ici, dit-il, que *le bonheur est une conquête et que les trilles d'un bonheur émerveillé jaillissent d'une voix pauvre et menacée, dans les grands bouleversements des saisons et des jours.*

Roger Cantraine, dans *Le Peuple* (5 février 1994), a bien deviné lui aussi que pour Philippe Mathy, *être heureux ne signifie pas se replier sur soi et fermer les yeux.* Le poète, écrit-il, *observe le monde, ses injustices, ses horreurs, sa précarité.* En effet, le poète du bonheur, sensible au mal, voit celui-ci à l'affût partout : sur terre et sur mer, chez les êtres et les choses, les animaux et les hommes. Tirant parti d'une certaine actualité, il rappelle le drame des inondations, les incendies et les maladies, la faim dans le monde ou la guerre. La mort rôde partout; elle occupe la moitié de ce poème.

L'autre moitié du texte laisse d'ailleurs encore à celle-ci une large place, mais sous forme d'interrogation : *Qui est mort?* ou d'images : *L'amour fuit de toutes parts, chaud comme le sang, illusoire comme le temps.*

Le poème construit en cinq strophes très inégales (une de 15 vers, trois de 3 vers, la dernière de 4 vers), est inséré juste au milieu du livre, avant le troisième des quatre trilles du recueil, le poète assimilant la poésie à un chant d'oiseau, *debout sur un brin d'herbe*.

Mais ici, le dernier vers précise *En exil*, pour bien montrer la situation inconfortable et dramatique du poète, à la fois attentif aux attraits de la nature et au message d'un monde et d'une société en difficulté.

Même les animaux sont à la fois bourreaux et victimes; ils s'entre-tuent (*Le chat rampe vers le rouge-gorge*) ou périssent au cours d'une chasse meurtrière (*La caille étonnée / reçoit de plein fouet / une volée de plombs.*) La vie et la mort sont en lutte perpétuelle – *Peut-être une envie d'être, Le soupir d'un consentement* –, lutte ou tension que l'on retrouve dans la chaleur du sang et le froid du climat, dans l'eau et le feu, l'ombre et la lumière.

Même l'amour humain *fuit de toutes parts* alors que dans beaucoup d'autres poèmes de Philippe Mathy, il est source et jardin, éternel printemps, chant d'oiseau entre terre et ciel. Ici non plus, Dieu n'a pas sa part de participation au mystère du Mal, alors que le poète l'invoque souvent en priant précisément...*debout*.

Poète des contrastes et d'un certain déchirement, Mathy nous offre ici une poésie à la fois limpide et profonde, cachant derrière la simplicité syntaxique et lexicale un cœur d'écorché. Le poète se tient en retrait derrière son texte, employant le pronom **Tu** au lieu du **Je**, ne nommant pas précisément les lieux – *Quelque part* en début de poème –, s'abritant derrière des déterminants indéfinis – **Un** navire, **une** – ardoise, *une* maison, *Une* femme, *Un* homme, *un* autre – et préférant l'interrogation – *Qui est mort? Qui es-tu?* – à l'affirmation trop catégorique.

Poète discret, partisan d'un dépouillement qui n'a rien d'austère, poète du quotidien le plus modeste toujours digne d'une attention

passionnée et respectueuse, poète fraternel, solitaire et solidaire, sans emphase ni pathétique, simplement proche de chacun, de tous selon la très belle synthèse de Colette Nys-Mazure (*Cahiers Froissart*, oct-nov. 92), Philippe Mathy n'abuse jamais de procédés trop voyants. On note ici deux comparaisons – *Chaud comme le sang, illusoire comme le temps* – et une métonymie directement inspirée – nous confie l'auteur – par les images de la guerre du Golfe : *La guerre ajuste son viseur*. On y remarque la personnification du premier mot *guerre*, usage discrètement répété au début du poème : *un navire fait le point, l'océan refusera...*

Peu d'allitérations véritables – *soupir d'un consentement* – et aucun jeu de paronymie. Aucune rime non plus : chez Mathy, la musique des mots n'a pas toujours besoin de cet écho, de ce ricochet...

Le dernier mot du texte est caractéristique de la poésie bucolique de Mathy, pour qui jardin et verger sont tout un monde. L'évocation du chant du rouge-gorge, oiseau décrit ailleurs dans le recueil *Comme le bond d'un cœur / Sous la pensée / Flamme de sang tôt disparue / Dans les buissons / De feuilles jamais lues* est aussi typique de son écriture, de sa voix. *Une voix sans fards, une voix sans apprêts, la claire énigme d'une voix nue dans la lumière*, comme l'écrit Christian Bobin.

Choix des textes

1. Le désert, l'oasis, l'île

*J'écris pour la source
Tarie sous la blanche boue de la parole
Pour l'unique côté de la nuit ronde
Sans dehors ni dedans*

*J'écris pour une île que le désir attise
Calme Fuyante Comme une PROMISE*

(Promesse d'île)

❧ ❧ ❧

V

*Engloutie dans le puits du quotidien, délivrer la soif et la remonter
jusqu'à nous, toute ruisselante des gestes qui la noient.*

XX

*Habiter le désert, c'est bâtir l'ombre pour y vivre. Où qu'il soit, où
qu'il aille, tout chemin nécessite une nuit.*

XXIX

*Est-ce le désert qui donne son prix au puits de l'oasis ou celle-ci qui
le donne au désert? Car si le désert enseigne la saveur irremplaçable de
l'eau, celle-ci est seule en retour à nous enseigner la saveur du désert.*

(Le sable et l'olivier)

❧ ❧ ❧

2. *Le jardin, les oiseaux*

*Je suis sûr qu'un oiseau quelque part doit chanter
Qui ne sait ni pourquoi ni comment
Ni surtout ce que lui veut ce bruit de pas
Qui ressemble à son chant*

*Je suis sûr qu'un oiseau quelque part est parti
Envolé peut-être ou mort tout simplement
Tandis que marchent ou dorment les vivants*

*Je suis sûr qu'un oiseau quelque part va chanter
Qui ne sait ni pourquoi ni comment
Ni surtout ce que lui veut mon petit chant*

(Rue brisée)



*Les oiseaux fouillent la lumière,
Picorent les murmures du vent,
Demeurent étonnés,
Entre sauge, lierre et sureau,
D'entendre monter leur chant.*

(L'atelier des saisons)



Tombée la neige. L'oiseau s'agrippe à la mangeoire, petit fantôme de l'été. Tête mobile, apeuré, il va, il vient. Mon regard le suit, de la branche au festin, danse avec lui, ne sachant qui, de la peur ou de la faim, chorégraphie nos deux destins.

(Debout sur un brin d'herbe)



3. *L'amour*

*Tu es tous les rires tous les pleurs
Toutes les chansons
Tu remplis mon être de légendes
Tu me parcours d'oiseaux
Et dans le ciel où tu m'enfantes
L'un d'eux frémit flotte et s'invente
En un souffle d'aile accepté de tes lèvres*

*Nu contre toi
Toi nue comme la mer le soleil et le vent
Au creux de toi qui me réchauffes
Je n'ai ni peur ni froid
Au creux de toi qui me délivres
Tu es la source où je prends vie
Ivre de vivre et d'aimer vivre
Tu es la source et le tracé de mon chemin
Tu es mon île ma soif ma faim
Mon lent demain qui recommence
Tu es
O ma fontaine dissidente!*

(Promesse d'île)

•••

*Si je pouvais aimer
Tous les visages de mon amour
Si je pouvais marcher
Tous les chemins de mon amour
Si je pouvais entendre
Tous les mots*

*Tous les cris
Tous les silences
Qui sont le verbe de mon amour
Tout comprendre
Tout accepter
Vivre la vie même de mon amour*

*Qui peut m'assurer
Qu'elle serait encore mon amour?*

(Célébrer silence)

❧ ❧ ❧

Notre amour est patience. Il est don, bien au-delà de nous, pareil à ces meules qui broient le blé sans jamais goûter la farine qu'elles délivrent.

Notre amour vaut beaucoup plus que chacun d'entre nous. Il tient plus du silence des pierres que du tumulte des ruisseaux. En lui, nous reconnaissons nos cœurs battre.

*

*La nuit, j'écoute le silence et me refais de toi.
Tu respires, c'est assez pour ignorer l'effroi.
Je dors avec toi : dormir est un voyage
Où je refais le pas qui mène à ton rivage.*

*

*Notre maison est toujours ouverte, mais il faut y entrer par le jardin.
Notre amour n'en souffre pas qui sait le mensonge des façades.*

(Rue brisée)

❧ ❧ ❧

*Quel vestige dira
L'amour que je te porte
Quel frémissement tangible
Sous les mains de la langue
Caressera tes cheveux
Se posera sur ton épaule
Petit oiseau prêt à chanter
Dans l'invisible de son lieu*

*Je suis assez seul
Pour vouloir que tu marches
Heureuse
Hors des sentiers de solitude*

*

*Clair de printemps niché dans un jour d'hiver, ta voix douce me dit la
chaleur de la neige, celle qui tombe, sans jamais se poser, pour nourrir
d'eau le lit sec de mes jours froids.*

*Tu es source où ma soif prend racine, pur chemin qui m'entraînes vers
le sel de la vie.*

(Debout sur un brin d'herbe)

❧ ❧ ❧

4. L'amour, lutte contre le temps

*Sur la fenêtre de ta chambre
Un souffle tiède pétrit la nuit tendre
Sous le platane endormi j'attends*

*Mon regard est une main
Posée sur la poitrine du temps*

(Célébrer silence)



*Il vient
Lui est à la fois la flamme et la cendre
Il n'anticipe ni ne se souvient
Il a part liée avec notre lumière
Nous éclaire en retour
Il se révèle
Dans le temps où nous nous révélons l'un à l'autre
Par lui nos mesures perdent la mesure
Notre amour se délie de l'usure
Je crois*

*

*Imposture du temps où se consume
Un temps qui nous est étranger
Journée froissée craquant le soir
Dans les mains vides*

*Je sais si peu de toi
Quand le soir tombe
Qu'il me faut escalader de nouveaux rêves
Pour retrouver
A l'instant où j'ouvre les yeux
Ta lumineuse réalité*

(Rue brisée)



*Une boule de neige
Lancée depuis l'enfance
Explose sur la vitre
Où mon front se souvient*

*Quel seuil à franchir
Quelle coupe à ne pas boire
Pour entendre le rire
De ce papillon blanc
Immobile maintenant
Qui fond dans la mémoire?*

*Le fil est toujours plus petit
Qui déroule pourtant
La toupie de la vie...*

*

*On ouvre mieux le temps
Lorsqu'il est dur comme une noix
Chair tendre et blanche
Moulée de lobes
Dans le vide intérieur*

*On ouvre mieux le temps
Préparé pour la joie*

*

*Coquillage de clarté
Sur l'oreille du temps
L'amour seul
Ignore la source de son chant*

(Debout sur un brin d'herbe)

XXX

*Jour après jour
Non pour dire le temps
Mais pour ressusciter peut-être
Le visage d'une mort oubliée
Dans la débauche du vivant*

*Le printemps monte à l'été
Se fait chair
Habite parmi nous
Nous prépare à l'hiver*

(*Monter au monde*, Le Sabord, Québec, n° 37)



5. Une soif de ciel et de dieu

Sur l'herbe flotte un regard neuf. Quelqu'un vient dans le verger. Ce n'est peut-être qu'un parfum, une goutte, un insecte, un oiseau dans l'œuf qui se prépare à naître. Quelqu'un vient que je voudrais connaître.

Nous savons Dieu dans la paix qui nous ronge quand la joie pèse trop lourd sur nos racines, quand l'arbre de nos vies s'illumine, rougit de n'offrir que des fruits. Non ce n'est pas la peur qui nous dénude!

Nous savons Dieu comme un élanement, le geste d'une soif, l'orbe unique dans le puits du silence, quand tombe le bonheur sur la margelle de nos jours.

(*Debout sur un brin d'herbe*)



*Je prie debout
Pour tenter de joindre à mes mots
Le tremblement de l'herbe
Les naseaux du cheval qui me renifle le cou
L'odeur verte des arbres gonflés par le redoux
Ces barbelés dont on ne sait
S'ils affirment ou nient
La petitesse d'un chez nous ...*

(Toucher le ciel)



XX

Seigneur

*Chaque prière
Te réduit en poussière
Chaque statue t'évacue*

*Il faudrait pouvoir
Déchirer la mie blanche du silence
L'offrir en riant aux oiseaux*

*Ne pas parler
Ou alors seulement d'ici-bas
La main doucement posée
Sur le sexe fauve de la terre*

*Savoir attendre le soir
Accompagner la lumière
Avec elle se mettre à genoux
Puis s'élever - peut-être -*

*Dans la légèreté
De ce qui meurt à son image*

*

XXXIX

Seigneur

*Je voudrais pouvoir
Me lever à toute heure
Quitter le grand sommeil
Qui m'habite*

*Répondre à l'appel mystérieux
Dont je charge ton nom
Afin que – peut-être –
Moins sombre soit cette croix
Qui creuse à l'infini
Le mur de ma maison*

*Je voudrais ouvrir les bras
Tenter de mourir d'autre chose
Que seulement de vivre*

(Invisible passant, Écriture, Suisse, n° 43)

❧ ❧ ❧

6. L'écriture, la poésie

Humilité. Non s'efforcer de créer – sachant qu'on ne crée jamais –, mais voir, sentir, palper, caresser. Noter, non résoudre. Noter l'évidence, noter la plus infime partie, s'inscrire dans la totalité.

*

Engloutie dans le puits du quotidien, délivrer la soif et la remonter jusqu'à nous, toute ruisselante des gestes qui la noient.

(Le Sable et l'olivier)



Attendre. Qui peut comprendre cette obstination ? On voudrait ne plus voir, ne plus savoir, être tout entier dans l'attente. Attendre quoi ? Rien. Toute arrivée, même rêvée, briserait l'âme de l'attente. Ce sont des mots qui viennent, malgré soi. Ils arrivent par des chemins inconnus, sans les marquer de leurs empreintes. Certains d'entre eux sont fraternels : on dirait qu'ils attendent. On efface les autres. Ceux qui restent nous ont piégés. On est ailleurs déjà : on devient lecteur. Mais ces mots-là couvent l'attente. Elle éclôt, tout recommence.

Qui peut comprendre que j'écris pour me faire taire ?

(Debout sur un brin d'herbe)



Nous voudrions donner à voir... Non s'écraser le nez sur l'opacité des signes, mais soucieux de dépasser leur nuit, demeurer attentifs à ce qu'ils nous dévoilent du monde et des autres.

Dans une société qui ne semble avoir d'autre projet que de se survivre, se répéter, qui n'offre – insidieusement parfois – d'autre justification à ses systèmes de conformité que l'efficacité, la rentabilité, nous voudrions, haut et clair, défendre des artistes. Nous entendons par artiste non celui qui décore l'espace physique ou mental dans lequel nous évoluons pour nous le rendre plus acceptable – comme on donne le goût de framboise aux médicaments des enfants pour qu'ils les avalent mieux – mais celui

dont l'œuvre, inattendue, se fait l'écho d'appels jamais entendus, celui qui élargit le champ de nos émotions, ouvre de nouveaux espaces à nos sensibilités, notre imaginaire... Celui-là demeure le remède le plus efficace contre la sclérose de la société dans laquelle nous vivons...

(Extrait du discours prononcé à l'ouverture
du *Front aux vitres*, mai 1987)



Notre langue est comme une grosse pomme de terre. J'aime bien la faire rouler d'une main à l'autre, regarder sa peau où sont dessinées tant de cartes qui invitent aux voyages. De mon ongle, je gratte un peu de boue : une lumière apparaît...

(Inédits)



7. *Aphorismes*

Le chêne le plus grand n'est jamais celui que tu vois. Il se cache dans le cœur du plus petit de ses glands.

*

En chacun de nous sommeille un ange; c'est à nous, non à lui, qu'incombe la charge du gardien.

*

En te menant sur l'autre rive, les pales des avirons racontent leur chemin; la barque se tait.

(Promesse d'île)



Dans les draps sales de la vie, le seul espoir est l'insomnie.

(Célébrer silence)



Un mot jeté dans la rivière soulève la vase de son silence : il signifie.

(Le sable et l'olivier)



Il faut se lever toujours même quand notre corps nous laisse croire que nous sommes debout.

*

Il faut aimer beaucoup pour se vouloir être libre.

(Rue brisée)



Les traces du gros gibier mènent à la boue, les petites empreintes étoilées des oiseaux indiquent le ciel.

*

Si petit l'insecte, si grand son silence à l'instant qu'il disparaît dans le baiser de l'hirondelle.

(L'atelier des saisons)



Tout appelle au bonheur quand l'âme tend les mains.

*

Tout demeure à connaître quand l'éclair veut paraître.

(Debout sur un brin d'herbe)



L'oiseau qui fuit à mon approche me rappelle avec douceur qu'il est fragile et moi dangereux.

*

Le rossignol aux yeux crevés, sait-il que la pureté de son chant est plus clairvoyante que les yeux de son bourreau?

(Inédits)



Nous t'avons donné la vie, nous t'avons donné la mort. Te voici lumière au monde. De la mèche ou de la cire, qui nourrit la flamme de la bougie? Que serait-elle sans les bouffées d'air sous lesquelles elle vacille

Ne sépare pas ce qui est uni, garde avec toi ta mort, laisse-la grandir, émerger même, qu'elle puisse vérifier l'ombre sous le soleil qui t'illumine, rire et chanter au tempo de tes pas. Garde avec toi ta mort, qu'elle soit ta compagne dissidente. Peut-être n'auras-tu pas assez de toute une vie pour l'aimer. Elle est si claire que tu as peine à la voir. Apprivoise-la, aime-la, afin qu'en ces jours sombres où tu marcheras sur le fil tranchant du désespoir, elle puisse agiter son aile, te pousser à tomber du côté de la vie.

*

Si tu dérives, que jamais ce ne soit sous le poids des choses convoitées. Navigue vers d'autres festins. Sur la nappe des jours, trace des voies sans plis, sans ornières, des routes qui dépossèdent, afin qu'au terme du

voyage, tu puisses clamer debout à tous les vents qui te rongent la coque :
« **Barque, je n'ai plus besoin de toi, je suis trop légère pour me noyer.** »
(Le temps qui bat)



C'est exister encore que murmure le bourgeon à l'instant où la feuille l'abandonne.

Ce repli pointu entre des écailles closes, cette sombre humilité ramassée sur elle-même, cachent un tourbillon d'espérances que ni l'arrêt de la sève, ni les doigts glacés de l'hiver ne pourront entamer.

*

Doucement le bruit des pas. Lourdemment le bruit des mottes sur les planches des cercueils. D'autres jours, d'autres saisons pluvieuses et plus vieilles rongeront les portes et les meubles sous le ciel arrondi.

Dehors, les derniers dahlias serrent leurs poings verts sur des pétales brûlés. Le café parfume la cuisine. Quelques photos d'Italie prolongent le bonheur d'un été pour éclairer les nuits longues qui s'acheminent à notre rencontre; pour traverser l'hiver sous la tonnelle du temps, infuser goutte à goutte l'espérance amère d'un autre printemps. D'autres jours viendront qui jamais plus ne seront les mêmes jours.

*

Des visages me parlent de toi. Des visages que je ne connais pas, qui ne te ressemblent pas. Un tissu glisse peut-être sous le fer chaud de ces visages. Un tissu que nous ne voyons pas, mais qui recouvre nos épaules, les jours de solitude où nous risquons de prendre froid.

(Jardin sous les paupières)



*L'ivresse qui monte
dans la fumée de la mémoire
naît-elle
du seul mouvement de la houle*

*de l'espérance qu'allume
le regard de la proue*

*de ce triangle écrit sur l'eau
où le ciel se dessine
pour s'effacer après nous?*

(Baraque à Rome)



Presse...

Le dernier livre de Philippe Mathy, *Jardin sous les paupières*, qui vient de paraître, frappe d'emblée par l'affirmation d'un ton, d'une atmosphère, de ce qu'Hölderlin appelait, dans son écrit *Sur la différence des genres poétiques*, le «ton fondamental» («Grundton»). L'ingénuité qui caractérise la poésie de Mathy ne tient pas tant aux mots qui la véhiculent qu'à ce flux qui la porte, flux de temps et d'espace, d'un temps primordial au fond «achronique» et d'un espace-lumière aux intensités changeantes, tantôt ombrées et tantôt claires.

Ce qui s'appelle ici «ingénuité» est le fruit d'une opération subtile, d'une expérience poétique qui procède par réduction et décantation afin d'atteindre, tel une essence, à l'état le plus natif, à l'état le plus «simple» de l'homme. Mais cette présence, loin d'être une régression, est l'enfance devenue gagnée sur un «vide qui nous dévore», conquise «contre le silence d'une nuit qui s'obstine», une fois franchi «l'impitoyable mur de surdité».

Le poète a cheminé dans sa lutte afin de retrouver la capacité de voir l'invisible et de «franchir cette porte (...) au-delà de laquelle nous deviendrions nous-mêmes ouverture vers un autre chemin».

Sur le plan de l'apparaître, le livre se présente avec ses deux versants : sur les pages de gauche, les jours des semaines s'égrènent comme au fil d'un journal de bord, d'une chronique des états de l'âme; sur les pages de droite, tout au long des saisons, se déroulent les poèmes d'une contemplation de la nature. L'ensemble de l'ouvrage met en forme le temps qui fait retour au sein de son passage. Le poète se livre à une méditation, l'intériorité la plus intime de l'être apparaît au dehors; l'esprit de la nature, à travers ses mouvements, devient parole.

Plus profondément, la poésie de Philippe Mathy nous révèle que la vision participe chez lui non d'un savoir, d'une esthétique artificielle ou d'une philosophie construite mais d'un état de l'être.

Le livre creuse en profondeur jusqu'à un temps qui est celui de l'Instant, celui de l'à-venir qui est là dans son mode d'être paradoxal de n'être point encore, celui de la Promesse qui fait déjà être ce qui n'existe pas : «Quelque chose nous soulève dont nous ne savons rien, strictement rien, sinon que ce n'est pas un rêve».

Non, c'est la volonté, la décision, l'espoir de retrouver la totalité, le vrai dont Gœthe disait qu'il «est le Tout» («Das Wahr ist das Ganz»), Mathy précisant, dans un magnifique aphorisme : «*Tout, ce n'est peut-être que cela l'invisible*».

Le cheminement poétique revêt le sens d'une quête initiatique qui ne fait pas l'économie du combat contre les entraves et les œillières qui obstruent notre disposition à voir l'invisible, voir devenant l'acte même de notre métamorphose.

Il est voie vers la connaissance du réel le plus absolu qui brûle peut-être tel un joyau secret, une fragilité précieuse que, ni le poète, ni son poème, ne détiennent à la manière d'une chose ou d'un objet mais qu'ils pressentent.

Mathy nous invite à parcourir avec lui ce jardin sublimé par l'alchimie poétique, à la recherche non pas du paradis perdu, de la chimère, de l'illusion ou de la rêverie qui parfois console et divertit. Le poète nous convie plutôt à la *dépossession*, à marcher avec foi vers ce qui nous clarifie, nous dépasse et nous fait exister.

(*Le Mensuel littéraire et poétique*, n° 305
Philippe Lekeuche, octobre 2002)

* * *

Synthèse

Dans une lettre adressée au poète à propos de **Rue brisée** qui venait de paraître, Julien Gracq écrivait en 1987 qu'il aimait la manière dont Philippe Mathy *marie l'art et la poésie à la vie* «*humble et tranquille*».

En effet, de l'existence quotidienne et familiale, il transcende les menus détails pour en tirer une sorte de liberté, de vérité intérieure. Ainsi, dans cette scène du tricot :

Tu tricotes. La boule de laine se défait. Le chat se précipite. Il joue, griffe, mord. La couleur est chaude et belle sous ses dents. Le fil est prêt à se rompre. Tu repousses le chat qui part dignement. Le fil comme l'atmosphère, se détend. Il n'y a plus que toi et moi.

Dans le silence du cliquetis de tes aiguilles, je sens mon corps qui se défait.

(Rue Brisée)

Le poète chante également sa maison *toujours ouverte* ne connaissant pas, comme l'amour, *le mensonge des façades*, les fenêtres aux vitres brisées sous le poids des regards, mais aussi le jardin et le verger, qui, pour lui, sont tout un monde, un microcosme. A preuve, certaines strophes de la première partie de son dernier recueil, **Debout sur un brin d'herbe** :

Un peu d'herbe qui tremble, un arbre qui feint de dormir, mon sang dans chacune de ses feuilles... Le jardin est tout un pays, avec la mer, la plaine, les montagnes et toutes les étoiles par-dessus qui brillent au dedans. Le jardin emplit plus que l'espace, plus que le temps ; l'aurore qu'il lève dans la nuit cendreuse de mes mots est plus réelle que le jour.

Ces instants de sucs et de sèves, ces paysages traversés d'ailes sont évoqués par le poète dans une sorte de *communion primale avec la nature* (Michel Voiturier) où *Le vent, jamais n'avoue son âge / Ni les raisons de ses orages...* Ainsi dans ce poème de **L'atelier des saisons** :

*L'éclair du forsythia,
Le retour des hirondelles,
La pluie blanche du pommier
Qui pense pomme,
Ainsi mentent mes yeux
Par la fenêtre*

*Septembre est doux,
Qui loge dans mon verre.*

Associé à ces visions du jardin qui lui donne soif d'exister et de vivre heureux, se conjugue tout naturellement le thème de l'amour :

Au soleil d'un jardin qui te ressemble, j'imagine des baies juteuses que ne récuse pas l'appétit des oiseaux. C'est l'hiver, mais ils chantent dans ta voix... Que seraient mes mots tachés du sang des fruits que je t'invente si tu n'étais le printemps pour que s'obstine le feu qui me ronge... ?

(*Debout sur un brin d'herbe*)

La femme, écrit Philippe Mathy, est ce *printemps qui défatigue le temps, le verger sous les caresses grises d'un ciel trop lourd qui défait sa chemise, la source où l'homme prend racine, son île, sa soif, sa faim.*

Pour le poète, l'amour est fait d'attente, de don, de partage et non de possession : *...désir d'être absent au plus près de ta vie. Tout par toi m'est acquis tant l'amour dépossède* écrit très justement Mathy dans son dernier recueil édité, ***Debout sur un brin d'herbe***.

Dans ce jardin de l'amour, *même le doute est doux* et le poète y évoque discrètement la présence d'un créateur, avec *les mots que Dieu nous a laissés pour nous essouffler de son absence (Rue brisée)*.

Dans *Debout sur un brin d'herbe*, le poète sensible à la peinture voit *L'herbe, les arbres et le temps monter vers le ciel où les nuages sont plats, comme dans les œuvres de Piero della Francesca*. Et il ajoute, comme une note de couleur, *Un peu de bleu Toscane éclaire mon verger de Flandre où la matière de Dieu parle tout bas*.

Le poète prie *debout, sans que sonnent les mots, trompettes au parvis du Temple*. C'est que, dit-il, *nous savons Dieu comme un élanement, le geste d'une soif, l'orbe unique dans le puits du silence, quand tombe le bonheur sur la margelle de nos jours*.

Jean Mambrino écrivait à propos des poèmes de Philippe Mathy : *le langage du poète est porteur d'une espérance à la fois paisible et brûlante*.

C'est vrai, dans cette poésie qui a parfois le ton des laudes et des psaumes, la part du questionnement et de l'interrogation ne fait que s'accroître au fil des recueils. Ainsi dans un poème extrait d'*Invisible passant*, recueil encore inédit, Mathy multiplie les appels pour *tenter de mourir d'autre chose que seulement de vivre*.

Cette poésie, discrètement dramatique mais profondément mystique, emprunte souvent la simplicité d'un langage franciscain. La quête spirituelle de Mathy s'enracine en effet au cœur des éléments – la terre, l'eau, l'air, le feu –, elle appelle sans cesse le soleil comme la pluie, la neige ou le vent, l'hiver comme le printemps. Les oiseaux surtout inspirent le poète, *plumes en plein vol entre la pierre et Dieu, entre les pleurs et l'homme, comme cette petite alouette haut perchée sur l'invisible*.

Invisibles oiseaux. Le verger les contemple qui ne cesse d'étendre le linge propre de leurs chants.

Invisibles oiseaux, pour vêtir votre attente. Une étreinte, un peu d'amour, nos ailes sont croissantes.

Comme on le voit, les images chez Philippe Mathy, sont presque toutes empruntées à la nature, simples et pures dans l'audace de leur concision :

- *Le vent tourne la langue entre les branches du verger*
- *L'adieu des semences au crâne chauve du pissenlit*
- *Le temps prend ses couleurs dans l'eau de ton regard*

Voilà, dit Gaspard Hons, une poésie *claire qui n'appelle pas au commentaire*, une langue parfaitement maîtrisée, limpide et pudique, qui, au-delà de quelques redites (l'évocation des oiseaux, l'usage de la préposition «de») atteint à une sorte de classicisme nullement prétentieux.

Le poète ne confond pas simplicité et facilité, il cultive par exemple les oppositions nuit et lumière, présence et absence, passé et présent, visible et invisible, certitude et doute, peur et joie. Toutes ces tensions pourtant se résolvent dans une harmonie de sens et de sons, d'allitérations à peine perceptibles, de jeux de paronymie :

- *Attentive aux mouvements de ton attente*
- *La vie vide de toi*
- *Ivre du bonheur de vivre*

Cette poésie, libérée sans être anarchique, se présente sous forme d'alternance entre descriptions et méditations, petits poèmes en prose et strophes parfois rimées. On trouve même çà et là quelques alexandrins :

*Sur la plaine où midi fait semblant d'être vieux
Le temps est un épi qui craque dans mes yeux.*

(Rue brisée)

Philippe Mathy aime aussi les formules savamment décantées, les aphorismes ou apophtegmes (J.M.G. Le Clézio lui écrivit, après avoir reçu

Promesse d'île : *J'ai aimé lire aussi vos devises – dans le sens de l'espagnol divisar, entrevoir confusément –...*) :

- *Il faut aimer beaucoup pour se vouloir être libre*
- *Tout se change en eau claire au moulin du mystère*
- *Tous les rideaux sont bleus quand le ciel veut entrer*
- *Marcher encore un peu, se défaire de soi*

Parfois le ton est moins tranchant, la phrase mystérieusement interrogative :

- *Quel éclair s'est enfui qui tinte dans l'oiseau?*
- *De quelles ronces couronner le temps que je respire?*
- *Pourquoi fuis-tu Seigneur dans cette nuit qui veut s'étendre?*
- *Qui peut comprendre que j'écris pour me faire taire?*

Cette poésie, plus interrogative qu'affirmative, exprime souvent, selon le mot de Norge, *la sommation du suprême*. Cette voix sans fards, sans apprêts, dans un lyrisme contenu, traduit bien toute la richesse d'une existence modestement mais pleinement vécue au sein de la nature et d'une famille unie.

Cette poésie, comme l'écrit justement Liliane Wouters, respire l'enthousiasme, la générosité, mais sa simplicité n'exclut ni la recherche ni la profondeur. Tout en étant intimiste, elle reste ouverte aux problèmes du monde. Par son questionnement même et sa douloureuse sincérité, elle nous donne envie d'être heureux.

Louis SAROT